

Courir comme une femme Lettre à Pascale Bérubé

Hélène Bughin

Numéro 167, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94737ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bughin, H. (2020). Courir comme une femme : lettre à Pascale Bérubé. *Moebius*, (167), 139–145.

Courir comme une femme

Hélène Bughin

Chère Pascale Bérubé,

Voilà trois ans que je lis assidûment tes statuts Facebook. Tu y parles d'écriture et d'être femme. Souvent, la clarté de tes propos me saisit, ta justesse et ta sincérité aussi. Ta démarche réfléchie me fascine et m'inspire. Le 4 octobre dernier, tu publiais justement ce long poème interrogeant ta présence dans le milieu, ta posture, ta démarche d'écriture. Tu écris: « j'ouvre tout ce qui est de l'intime ou du douloureux je dis c'est une performance et on excuse la facilité ». Ce passage a résonné en moi et je voulais faire de cette lettre un écho à ce que tu décortiques. Réfléchir avec toi à ce que veut dire être femme et écrire.

Au primaire, je me souviens qu'on séparait les gars des filles durant les cours d'éduc. Question de statistiques, disait le prof. La culture populaire marmonnait *Don't run like a girl*. Ne pleure pas non plus, pas comme ça. Les femmes sont ci, les hommes sont cela. Ainsi va la vie. Quelque chose

du discours ambiant m'a inculqué l'idée qu'il y a certaines qualités inhérentes à l'homme. Une victoire, une érudition constitutive, une grandeur universelle. Que les femmes portent toujours ce défaut inexorable : celui d'être femme.

Courir comme une femme, écrire comme une femme.

J'ai du mal à être femme, à performer ma féminité. Souvent, j'ai l'impression d'y échouer. Longtemps, mon entourage a ridiculisé le féminin et ses manifestations. Avec des phrases dures sur l'accoutrement des passantes et du dédain pour les produits genrés. Rien de rose, aucun bijou, aucun talon ni maquillage. La féminité, une perte de temps.

Être une femme a toujours consisté pour moi à répondre à certaines exigences et à en décevoir d'autres. À m'empêcher de m'épancher par souci de modestie, ou par honte. Je me suis longtemps empêchée d'écrire des passages sincères par peur de tomber dans le pathétisme. J'avais peur de me réduire à poser en victime, en drama queen. Une sorte de censure sourde, une contrainte implicite, d'écrire et d'accomplir ce geste, se poser dans une catégorie hors de soi. La féminité comme un vase qui nous contient et que nous ne pouvons remplir de nos propres codes. Mes lectures étaient profondément masculines, de Hemingway à Hunter S. Thompson, Philip K. Dick. Je voulais écrire hors de mon genre, hors de mon assignation, me concentrer sur le texte. Écrire pour écrire, je croyais. Me dépouiller de mon genre pour atteindre une écriture universelle, sans considérer que le contraire n'est pas exigé des hommes.

Je pense à ta démarche qui interroge la féminité dans l'écriture. Il y a toujours des questions, mais aussi des commentaires très lucides sur la posture étrange que l'on prend quand on est femme et que l'on écrit. Surtout autour de ce désir viscéral d'être vue, incarnée dans le corps, dans

l'image : tu interrogues ta présence même au monde, mais aussi les impératifs qui s'y rattachent, les obstacles, les conséquences. C'est une présence toujours un peu trafiquée par ce qui est attendu d'elle, par les idées préconçues, les diktats et les attentes. Dans la critique littéraire, les qualificatifs comme « remarquable », « magistral » sont réservés à l'écriture des hommes, tandis que les autrices récoltent les termes « sensible » et « délicat », remarque Marie-Andrée Chouinard (dans *Le Devoir* du 23 septembre, « Livre est un mot masculin »). Se présenter comme femme reviendrait à assigner à la personne un vocabulaire donné. Le doux, le tendre, le merveilleux, ad nauseam, etc. Une catégorie. Une sous-catégorie.

À mes yeux, c'est dans la corrélation hâtive entre femme, féminité et féministe que subsiste un malaise. Les trois maladroitement liés, comme si écrire en tant que femme portait de facto un message féministe. Cela résulte en un drôle d'arrangement, où l'assignation au genre ou la performance du genre détermine dans quelle boîte nous classer. Le cas de l'écriture du traumatisme est un bon exemple. Il me semble qu'une réticence subsiste lorsqu'on écrit les traumatismes en tant que femme, parce que l'on ressent une sensation étrange et implicite dès qu'il s'agit de nommer la réalité, de qualifier les plaies. Un sas de vulnérabilité débilite se crée. Comme si dans l'état de victime persistait un échec. Comme si le fait de nous appliquer ce terme « victime » nous renvoyait à une position honteuse, taboue, qui nous colorerait d'une aura qui ne serait pas la nôtre sans qu'elle nous soit imposée. À mon sens, cette réticence à écrire le réel sans filtre, de peur d'être réduites à une caricature, nous contraint dans l'écriture, alors qu'il existe pourtant dans le tissu social des êtres qui se promènent avec des cicatrices

immenses et invisibles et qui s'asseyent ensemble sans se parler, sans se regarder, sans se comprendre, sans même savoir qu'il est possible de se comprendre. Alors que c'est en nommant la douleur que l'on peut se retrouver.

Il nous manque encore des termes justes. Il nous manque l'espace et la réception pour écrire femme dans toute sa pluralité, ses nuances, ses dichotomies, ses paradoxes.

« [C]'est épuisant être une femme », écris-tu.

Oui. Ces incertitudes et ces nœuds sont épuisants. Il me semble qu'il nous arrive à toutes de nous nier un peu, en écrivant. Alors que pourtant, nous savons très bien qu'écrire est lié à la construction de notre propre mythologie. Parce qu'il y a encore, dans le consensus, quelque chose d'indélicat à avoir autant conscience de soi. À être sa propre muse. À se posséder. C'est pourtant dans cette posture assumée que l'on trouve une forme d'être littéraire. Où l'on devient maîtresse de sa figuration, prenant le contrôle du voyeurisme ambiant, régulant les perceptions et imposant ses propres règles, ses angles choisis, sa manière de raconter ce corps d'où l'on écrit, ce corps que certains lecteurs prennent pour l'exergue du texte.

Je parle ici de *femme*, mais je pourrais dire *queer*, parler d'écriture queer, d'écrire depuis les marges désignées par le traitement médiatique, ces marges que nous ne choisissons pas. Écrire en tant que personne qui ne répond pas au standard, à la figure par défaut de la littérature, le monolithe blanc. Écrire les tripes, les mettre sur la table, se désinhiber, s'épandre, se penser. Ces cercles que nous utilisons pour nous définir et qui deviennent teintés de vocabulaire renversé. Écrire le traumatisme, les enjeux, avec des termes clairs, précis.

Avec un milieu littéraire obnubilé par la vie de l'autrice, je suis entrée dans l'écriture avec la pleine conscience que les traumatismes seraient scrutés par le lecteur, cette connexion entre le vécu et les écrits, le corps et l'écriture, l'intimement lié. Et les médias, friands de premiers romans, de personnalité en première page, de détails glauques. Je déplore que, dans le domaine de l'autofiction, nous soit enfoncée dans la gorge, contre notre gré, cette surconscience que tout sera scruté, comparé, psychanalysé à outrance, à en oublier le texte. Se saisir du texte pour son potentiel voyeur. En oublier l'écriture, la démarche, le travail. On n'examine pas le travail de notre homologue masculin de la même manière.

Il y a une indélicatesse à avoir conscience de notre posture d'écrivaine.

Je souhaite qu'un jour soit normalisée l'écriture vulnérable, qu'elle soit perçue dans toute sa force, son irrévérence. Que l'on n'y voie pas le propre d'une faiblesse, d'un écart.

Que l'on se détache un jour de l'étiquette de femme, apposée sans réflexion, et que l'on arrête le voyeurisme, comme si racler la mémoire d'un·e écrivain·e servait réellement à analyser le texte, méthode paresseuse pour celui qui ne daigne même pas lire correctement. Que l'on en finisse avec le vocabulaire infantilisant, paternaliste ; ce champ lexical qui nous écrase en refusant à la femme le statut d'être entier. Que l'on écrive pour écrire, pas pour se faire dépouiller.

Tu écris, comme chute à ton poème :

je m'ennuie de tous les vêtements quand je n'avais pas
à pincer

les poignets pour être certaine que je suis bien une énième
femme de son siècle, tellement vulgaire dans son
insistance à être vivante comme un document
à importer à tous les contacts

À dire vrai, j'ai peur de m'écrire, parfois. De m'appartenir,
de me donner le droit à l'image. En arrière de ma tête, la
conscience de soi comme un affront à la beauté, comme
si l'excellence ne pouvait se développer dans le regard de
l'autre, comme si dans la construction l'altérité primait
l'élaboration, comme si connaître les plans de sa construction
sociale dévalorisait notre identité. Comme si.

Comme toi, je crois, je suis épuisée que la vulnérabilité soit
considérée comme une vulgarité si elle n'est pas calculée,
restreinte, posée, tranquille. Je souhaite la pluralité des points
de vue, le débordement, la multitude. Que l'on arrête de voir
dans le dévoilement féminin une impudeur inhérente. Que
l'on arrête d'être une sous-catégorie.

Pour ne pas être trop femme, pour ne pas me faire
exubérante, on m'a enseigné une froideur qui perdure,
dans mon inconscient. J'ai appris à ravalier mes émotions
en une bave qui se loge dans les bronches, restriction et
lourdeur, pour ne pas être trop femme, trop émotive, pas
assez littéraire. Je veux trouver le juste milieu. Je veux d'un
milieu littéraire qui accepte la multitude et la célèbre.

Être une femme, c'est avoir une fourchette en travers
de cette main qui écrit. Entre exister et écrire : exister par

l'écriture. Cette fourchette, c'est le vocabulaire impropre relatif à la vulnérabilité, à l'intime, à l'écriture queer ; l'inévitabile traitement médiatique des personnes non binaires, des personnes trans et des personnes racisées, l'absence des écrivaines qui vieillissent, le manque de reconnaissance.

I am endlessly creating myself

disait ton dernier mood board. Écrire pour trouver notre mise au monde, notre posture. Se perpétuer dans l'espace littéraire. Se permettre de s'écrire. Rester dans la course interminable de l'écriture. Écrire comme une femme.

En espérant que nous trouvions finalement notre vocabulaire,

Hélène